

**Le mensonge de l'indigène
et autres nouvelles**

Pierre Loïc CHANTEREAU

Le mensonge de l'Indigène

La colonne cheminait lentement.

Chacun cherchait à concilier les exigences de son souffle et celles d'une conversation agréable.

Il fallait alors repérer les partenaires possibles, en choisir un pour quelques mètres ou quelques heures, risquer les premières phrases, recalculer son sac à dos, initier la conversation par une banalité soigneusement dosée, guetter l'approbation et s'engager plus avant si l'autre avait ferré.

La lumière rendait joyeux et portait à croire aux bénéfices de l'exercice pour des intellectuels savamment équipés du velours à grosses côtes et des incontournables paraboats.

C'est que l'affaire était sérieuse, et marcher en compagnie avait été soigneusement ritualisé.

Pratiquer l'exercice avec désinvolture aurait d'ailleurs beaucoup choqué, quand il s'agissait au contraire d'un geste ostentatoire de complicité intellectuelle et sportive, forme aboutie d'un jeu de tête et jambes réservé à quelques *happy fews* plutôt quinquagénaires, réellement cultivés, et tout à fait charmants.

On trouvait là toutes sortes d'intelligences en effet raffinées, souhaitant démontrer à cette occasion la compatibilité entre la recherche fondamentale et l'ampoule au pied, entre l'observation

attendrie des sous-bois ensoleillés et les préséances protocolaires de l'université, et entre l'évocation savante de toutes les formes de culture et le partage des portions de Vache-qui-rit.

Dans ce décor évoquant inévitablement le calendrier des Postes, le chocolat Milka et l'affiche de Lassie chien fidèle, la sensation de fatigue ne pouvait qu'être reportée.

Paul-François supportait son sac comme les autres, avec simplement un peu plus d'incertitude sur le rôle qu'il était réputé jouer dans un aréopage aussi prestigieux, lui que la vente d'automobiles d'occasion avait peu aguerris à la compétition intellectuelle et au maniement subtil du sous-entendu signifiant.

Les pouces calés dans un sac de montagne emprunté la veille au responsable de l'atelier, contre une vague promesse d'organiser un déjeuner avec la réceptionniste, il remontait la file des randonneurs avec l'intention de démontrer sa capacité à aborder la pente avec aisance, à défaut de briller par sa conversation.

L'organisateur avait d'ailleurs soigné sa préparation, si bien que chacun savait pouvoir se montrer fringant au moins jusqu'à l'étape de midi : le tracé prévoyant une pause au "Rond Point des cerfs", indiqué sur la carte avec la mention "point de vue remarquable".

Au moment où Paul-François pouvait imaginer rejoindre enfin la silhouette de rêve qu'il avait repéré instantanément dès la sortie des voitures, un arrêt brutal de la colonne l'envoya le nez dans le sac de son prédécesseur immédiat.

La colonne entière s'était immobilisée, les conversations bloquées par la même occasion.

Un silence inattendu s'installa dans la colonne, comme prise dans une sorte d'embuscade réclamant brusquement un surcroît d'attention, chacun tendant l'oreille pour comprendre l'événement.

En tête, l'organisateur, plus maître de cérémonies que guide, avait cru utile de provoquer cet arrêt pour débattre du choix entre deux chemins également attractifs, offrant des options variées sur la durée prévisible de la marche, sur les conditions d'ombre ou de soleil, sur la nature du terrain, et surtout sur la vue.

Voir la vallée progressivement libérée de son brouillard, première option.

Passer par le lac en espérant y surprendre de grands animaux, deuxième option.

En somme, une alternative grave, susceptible de mettre en jeu la qualité de la journée pour tout le monde, et d'inscrire ou non cette promenade dans la liste très restrictive des meilleurs souvenirs d'un groupe de marche à la recherche de sensations à la fois esthétiques et physiques.

Cependant il était là.

Pas encore goguenard mais déjà intrigué.

A l'évidence disponible pour intervenir, mais d'abord désireux qu'on lui demande, avec cette manière particulière d'observer les citadins qu'ont ceux qui vivent à plein temps les rigueurs du terrain et sourient au plaisir qu'on peut avoir d'arpenter sans raison sérieuse des chemins de travail terreux et le plus souvent embourbés.

La tronçonneuse à la main, se balançant lentement d'un pied sur l'autre, composant une mine de complice des interrogations du moment, il guettait la question qui lui permettrait, après la courte hésitation d'usage, de faire état de sa connaissance des lieux.

- "Combien de temps pour aller jusqu'au lac, en marchant normalement ? ", demanda l'organisateur avec ce ton particulier et un peu déférent qu'on utilise en général pour montrer à la fois

qu'on est respectueux du statut de son interlocuteur, mais désireux d'annoncer quand même qui on est, qui on représente.

- "Faut voir" répondit l'indigène qui justement voulait prendre le temps de voir à qui il avait à faire.

- "Nous pensions 1h15, 1h30 en marchant bien" reprit l'organisateur en ajoutant aussitôt, presque comme une excuse : "Nous sommes un peu nombreux, il faut s'attendre, et nous ne sommes pas pressés avec un beau temps pareil".

- "Sûr qu'il fait beau, et ça devrait durer" répondit-il, ce qui n'est d'aucune manière une indication de distance ou de durée, pensa l'organisateur, qui revînt à la charge :

- "A peu près une heure et demie, pour le lac ?"

- "Oh, ça devrait faire, en marchant bien", approuva massivement l'homme, le doigt maintenant sur la gâchette de sa tronçonneuse, comme une indication de l'urgence à reprendre son travail de coupe, et distinguer à nouveau les touristes qui flânent et ceux qui décidément, n'ont pas que ça à faire.

Satisfait de la réponse, ou faisant semblant, le guide fit signe à la colonne, réajusta son sac d'un coup d'épaule, et reprit son chemin, suivi à l'instant par toute l'équipe.

Les conversations purent reprendre.

Paul-François en avait profité pour gagner quelques places dans la colonne, toujours avec l'intention de se rapprocher de la fille blonde en jeans rouges, mais devait pour l'instant subir la démonstration détaillée de l'influence de l'art baroque dans la disparition des monarchies d'Europe centrale.

Sujet certes passionnant, mais qu'il trouva mal compatible avec ses priorités du moment, et qui l'obligeait à adapter son pas au

piétinement souffreteux d'un universitaire essoufflé, davantage préoccupé d'écouter sa propre démonstration que de profiter de la beauté du site.

On marcha ainsi un grand moment, guettant à chaque virage du sentier l'apparition du lac, enfin.

Le soleil frappait maintenant directement dans les nuques, et les sacs commençaient sérieusement à peser, faisant regretter l'abondance de viatiques et autres en-cas généreusement fournis, entassés avec l'intention diffuse d'épater son monde par l'abondance et l'originalité de son pique-nique.

Le déjeuner était toujours un moment fort de ces expéditions, quand il fallait s'esclaffer devant chaque trouvaille culinaire, chaque astuce de randonneur - par exemple le sucre dans les boîtes de plastiques noir pour pellicules photo -, et goûter le clafoutis d'une brillante historienne qui démontrait ainsi la polyvalence de ses talents et son ambition d'excellence multidisciplinaire : « un pied dans le concept, un pied dans la terrine, ça c'est la vraie vie ».

Mais ce moment que Paul-François craignait tant ne venait toujours pas, et l'on continuait à progresser sur un chemin de plus en plus caillouteux, pentu au-delà de l'agréable, et de moins en moins ombragé.

Il était largement plus de treize heures quand le chef d'expédition, pris de sérieux doutes sur son choix d'itinéraire, jugea opportun de proposer une halte, à l'orée d'un bois propice au déballage des Laguioles, des timbales en aluminium et des Saint-marcellin qui font le randonneur averti.

Nul n'osa ouvertement aborder les raisons de ce changement de programme, et chacun fit montre de la plus grande satisfaction, d'abord soucieux de reprendre son souffle ou d'échapper à un voisinage obligé par l'étroitesse du chemin qui empêchait de doubler quiconque.

Paul-François put ainsi se débarrasser de son conférencier dont le sujet paraissait inépuisable, et poursuivre sa manœuvre d'approche, bien que le contenu de son sac, préparé à la hâte, ne soit pas de nature à séduire quiconque, et pas même la jolie blonde à coté de qui il réussit à se trouver assis par un hasard savamment calculé.

On passa là un bon moment, alternant les anecdotes cruelles sur un confrère absent et les commentaires savants sur les mérites respectifs des deux meilleurs fromagers de la ville, dans une ambiance de moins en moins sportive, les velléités d'exercice progressivement dissoutes dans la chaleur, le Côtes-du-rhône, et le moelleux du tapis d'aiguilles de pin.

- « Il pourrait bien pleuvoir », dit quelqu'un.

Personne ne fit de commentaire, l'hypothèse relevant plutôt de la provocation, le ciel restant parfaitement dégagé.

L'important du moment était plutôt de tomber d'accord sur les mérites des différents systèmes de conservation du café.

- « Boire chaud, c'est important », affirma sentencieusement un professeur agrégé de l'université, que Paul-François trouvait merveilleusement ridicule dans sa tenue de montagnard qui lui faisait penser aux Dupont Dupond se rendant à Genève.

On but chaud, donc ...

Un coup d'œil furtif à sa montre incita l'organisateur à reprendre la route, il était déjà presque trois heures, et le « rond-point des cerfs » n'était toujours pas en vue.

La colonne se reforma presque instantanément, chacun sentant bien qu'il n'y avait pas trop de temps à perdre, et que le météorologiste de tout à l'heure n'avait peut-être pas complètement tort.

Paul-François reprit d'autant plus volontiers le chemin qu'il avait réussi, à grand renfort de sourires approbateurs et de menus services - éplucher les Vache-qui-Rit et mettre en place la virole de son opinel à créer un début de complicité avec la jeune femme blonde qui lui paraissait quand même beaucoup moins séduisante depuis qu'elle avait cru devoir donner son opinion sur le dernier film de Wajda, et qu'il avait remarqué qu'elle approuvait avec la même conviction les points de vue les plus contradictoires.

Mais bon, il lui paraissait quand même plus excitant de cheminer à ses côtés que de prendre le risque de se trouver à nouveau coincé par l'autre conférencier qui n'avait manifestement pas fini d'exposer son point de vue.

- « il casse pas la baroque » se dit-il, et ce calembour vaseux l'amusa une seconde.

La première demi-heure de marche fut un peu douloureuse, malgré la diminution du poids des sacs, surtout due au succès du Côtes-du-rhône, ce qui ne pouvait être sans conséquence.

Il était déjà 16h30 quand claqua le premier coup de tonnerre, mais on spéculait encore sur la possibilité d'atteindre le petit lac avant l'orage, puisqu'une étude attentive de la carte d'état-major montrait bien qu'on avait passé, mais sans la voir, la « combe du curé », indiquée par un joli grisé tout près du pli.

Chacun pu d'ailleurs le vérifier en se penchant par-dessus l'épaule du géographe de fonction, un médecin fanatique de la topographie, des cartes et guides spécialisés, surtout connu pour son habitude de cheminer le nez dans ses papiers, ses lunettes remontées sur son chapeau, mordillant sans cesse un reste de crayon à papier avec lequel il complétait sa carte de multiples annotations compréhensibles de lui seul.

On fit encore quelques centaines de mètres, mais avec moins d'entrain.

Ceux qui voulaient malgré tout poursuivre leur conversation s'étaient mis à parler à voix basse, presque à chuchoter, comme pour s'excuser d'être indifférents à toutes ces histoires de trajet.

Petit à petit les conversations s'éteignirent tout à fait.

On n'entendait plus que le bruit des pas sur les cailloux et le frottement des jeans à chaque enjambée.

Après quelques minutes de cette ambiance nouvelle, un claquement de tonnerre énorme éclata presque juste au-dessus du groupe.

On vit tous les cous se rentrer d'instinct dans les encolures.

Le grondement roula jusqu'en bas de la vallée, comme une avalanche invisible.

On se regardait, un peu interrogatif, mais encore désireux de ne pas paraître inquiet.

- « On n'est pas perdus, quand même ? », lança une dame qui râlait déjà depuis le matin, contre la pente, contre les courroies de son sac, contre le soleil qui n'est jamais sur le bon angle, contre la fuite du temps qui raidit les mollets des quinquagénaires, contre les fermetures Eclair qui se coincent toujours dans les moments les plus délicats et contre l'administration fiscale qui prend les professions libérales pour un gisement inépuisable d'impôts nouveaux.

- « Non, non, on n'est pas du tout perdu », dit quelqu'un avec un sourire un peu crispé qui incita Paul-François à penser que, justement, on commençait à plus très bien savoir par où passer, d'autant qu'on venait justement de sortir de la carte du géographe en chef, qui s'excusa beaucoup de cette bévue.

- « J'ai oublié l'autre carte sur le coffre de la voiture avant de démarrer. Le temps de m'en rappeler, elle avait évidemment disparu. C'est bête, hein ? »

Personne n'osa rien dire, surtout pas le guide auto-promu qui commençait à s'en vouloir terriblement de s'être engagé dans cette voie, d'avoir fait confiance à un géographe amateur déjà menacé d'Alzheimer et d'avoir accepté ce report de date alors qu'il avait fait si beau le week-end dernier.

Il cherchait comment s'y prendre pour rassurer tout le monde quand les premières gouttes de pluie, lourdes, curieusement sucrées, commencèrent à tacher les K-ways enfilés par précaution depuis longtemps.

Sauf par la belle blonde. Eugénie.

Paul-François avait fini par comprendre, sans jamais avoir osé lui demander, qu'elle s'appelait Eugénie.

- « Eugénie des alpages, c'est le cas de le dire ... », pouffa-t-il dans son coin, de tout temps amateur de BD et de calembours foireux, qu'il n'était pas prêt à tenter de partager avec une assemblée aussi docte.

Eugénie, elle, n'avait pas de K-way.

Paul-François se précipita, certain de trouver là l'occasion de passer définitivement à ses yeux pour un gentleman, et qui sait ? De pousser son avantage au nez et à la barbe de ce pharmacien sportif et enthousiaste qui avait déjà voulu se mêler à la conversation tout à l'heure et qui s'approchait avec la même intention.

D'un seul coup, une rafale de vent courba violemment la cime des mélèzes, et un rideau de pluie s'abattit sur le groupe. Une pluie

glacée, d'une densité effrayante, d'une violence totalement inattendue à cette période de l'année.

On quitta le chemin aussi vite qu'on put pour s'abriter sous les arbres, en s'accrochant aux rochers pour ne pas glisser.

Déjà le sentier s'était transformé en torrent, et charriait avec un bruit sinistre un amalgame de pierres et de branches brisées.

Sous les arbres, pas un mot.

Impressionnés par la violence du spectacle, choqués par la soudaineté de ce changement, déjà inquiets depuis un moment sans même oser se l'avouer, tous cherchaient un moyen de renouer le contact entre eux, sans dramatiser mais sans nier la difficulté.

Comment rentrer avant la nuit ? Comment trouver son chemin sous cet orage, sans la carte adaptée ?

La pluie, encore la pluie.

Le groupe triomphant du matin ressemblait de plus en plus à une compagnie en déroute, avec une menace diffuse de dislocation au premier incident.

Et ce fut très rapide.

- « Si vous prenez toute la place au seul endroit un peu près sec, ça ne va pas aller... », lança d'un air pincé une dame pourtant jusqu'ici absolument charmante.

- « Dites donc, je ne vous empêche pas de trouver un autre endroit ! Vous trouvez qu'on manque d'arbres dans cette forêt ? » Répliqua aussitôt le planqué, les yeux au ciel d'énervement et un rictus de mépris aux lèvres.

- « C'est vrai ça, on a l'air idiot, tous collés les uns aux autres » ajouta quelqu'un. « D'ailleurs on ferait mieux d'y aller, il n'y a pas de raison que ça s'arrange ».

Paul-François était plutôt de cet avis.

Après avoir joué les Saint Martin pour Eugénie, laquelle avait déjà beaucoup moins de charme depuis que son rimmel s'était mis à dégouliner, il ne se voyait pas attendre ici, frigorifié, une très hypothétique amélioration météo.

D'autant que la lumière baissait très vite, et qu'immobile, il commençait à avoir vraiment froid.

L'organisateur hésitait beaucoup, mais ne souhaitait pas que cela se voit.

La main en visière devant sa capuche, il guettait une amélioration, avec la sensation fugitive que l'intensité de la pluie baissait.

Mais à peine s'apprêtait-il à le faire observer que l'orage redoublait de violence, comme par malice.

Et de toute façon, avec ou sans pluie, il ne savait plus où il était, ce qui restait bien difficile à avouer.

On en était là quand une espèce de mélopée sifflée se fit entendre, un peu au-dessus du groupe, dans le sous-bois.

C'était lui, à nouveau.

Lui, le bûcheron de tout à l'heure, descendant sous la pluie en sifflotant, slalomant entre les arbres, la tronçonneuse sur l'épaule et la gitane au bec.

Comme insensible au temps, il rentrait de son travail comme on rentre du bureau, les embouteillages en moins et quelques stères de mélèze en plus.

Eugénie crut voir le messie, ou une sorte de maître nageur version Malibu, ou le pisteur qu'on est si content de trouver dans les brouillards de haute montagne, ou je ne sais.

Mais elle poussa un petit cri ridicule, debout sur la pointe des pieds, la main tendue.

Paul-François eut honte, cette fois.

L'organisateur aussi.

Mais l'homme avait entendu et s'arrêta aussitôt, un grand sourire aux lèvres.

- « Heu, nous nous sommes un peu trompés, je crois... », dit le pharmacien, devant tout le monde, toute honte bue.

- « C'est à dire que le mauvais temps s'y est mis », rajouta l'organisateur, cherchant d'avance une excuse pour plus tard, quand il faudrait inévitablement raconter, commenter, justifier, etc.

- « Et puis ces chemins, c'est vraiment mal foutu » rajouta la râleuse.

Conscient de la situation et se sentant légèrement coupable, le géographe en chef cherchait fébrilement ses lunettes dans toutes les poches de son anorak, en poussant de petits soupirs d'énervement.

Le bûcheron n'avait toujours pas dit quoi que ce soit.

- « On peut vous suivre, peut-être ? », osa quelqu'un, impossible de savoir qui, dans ce troupeau de plus en plus serré, de plus en plus inquiet, de plus en plus réfrigéré.

L'homme hésitait, regardant tour à tour chacun, jugeant les capacités, estimant la difficulté, peu désireux, semblait-il, de s'encombrer d'un fardeau inattendu en fin de journée.

Eugénie s'était avancée d'un pas, avec une espèce de manière gênante de se montrer attirante. Le bûcheron ne bougeait toujours pas, l'air dubitatif.

- « Bon, alors, qu'est-ce qu'on fait ? » commença à pester la râleuse en interrogeant du menton tour à tour le bûcheron et l'organisateur.

- « On ne va tout de même pas rester sous cette pluie jusqu'à la nuit noire ? C'est vrai, ça, décidez-vous ! ».

Le silence devint un peu plus épais encore.

Le géographe ne s'était toujours pas aperçu que ses lunettes étaient accrochées sur le haut de sa casquette, et continuait à les chercher fébrilement.

Le spécialiste du baroque était devenu quasi mutique, terrassé par l'ambiance si mal adaptée à son propos et tout à coup inquiet d'avoir assommé tout le monde avec son histoire totalement hors du contexte.

L'historienne avait du oublier ses concepts et sa terrine. Elle reniflait de manière pitoyable en se dandinant d'un pied sur l'autre, cherchant à mieux se protéger la tête en tirant sans cesse sur sa capuche.

Et Paul-François attendait, n'osant aucune initiative.

- « Je m'appelle Fernand », dit tout à-coup le bûcheron, qui n'avait toujours pas posé sa tronçonneuse.

Quelques secondes de silence.

- « On s'en fout complètement » pensa la râleuse sans oser le dire tout haut, retenue par le désir de ne pas gâcher ce qui commençait à être la dernière chance de rentrer dans des heures décentes. « Tu pourrais bien t'appeler Robert ou Théodule, je n'aurais pas moins froid aux pieds » continua-t-elle de bougonner de manière inaudible.

- « Fernand fils. Je suis du Retord. Là bas, juste en dessous ».

Le tout fut dit avec une sorte de fierté, comme pour marquer la différence entre ceux qui savent et ceux qui se perdent, ceux qui ne comprennent rien à la météo et ceux qui peuvent y résister, entre la vie aux champs et les mirages des catalogues de trekking pour cadres supérieurs stressés.

- « Bonjour Monsieur Fernand » dit l'organisateur sur le ton qu'on utilise pour commencer une négociation.

- « Pouvez-vous nous guider jusqu'à nos voitures et nous mettre ainsi en sécurité ? J'ai peur que par nos seuls moyens nous rencontrions des difficultés. »

- « C'est possible. C'est bien possible... Il y a une barrière de rochers juste en dessous de vous. Pas facile à passer... N'êtes pas au bon endroit. Et puis avec votre équipement... », grommela le bûcheron en regardant tour à tour les chaussures de tout le groupe.

Petit moment de silence gêné.

- « Bon. Je vous emmène. Marchez dans ma trace. On y va. »
Ce n'était pas dit comme une proposition, plutôt comme un ordre évident, impossible à réfuter.

On ne traîna pas. Proposition acceptée sans débat.

La pluie, loin de diminuer, arrivait maintenant par vagues courtes et violentes, à peine atténuées par les mélèzes entre lesquels se faufilait la colonne accrochée aux pas vifs de son nouveau guide.

Plus d'autre bruit que le craquement des branches mortes sous la chaussure, le sifflement persistant de la pluie au sommet des arbres et, à chaque pas, le tapotement d'une gourde vide contre un sac à dos.

Paul-François s'était remis en route comme les autres, accroché à cette bouée inattendue, un peu honteux de s'être ainsi laissé piéger et de n'avoir rien d'utile à proposer.

Soulagé aussi de s'être débarrassé de cette Eugénie qui avait finalement beaucoup perdu de son attrait dans son numéro un peu pitoyable de Marylin des montagnes, elle qui marchait maintenant en troisième position, collée aux pas de l'ex géographe en chef, sans un mot.

L'organisateur fermait la marche, se donnant ainsi la possibilité d'être utile, et une apparence de responsabilité.

Surtout, cette position lui évitait d'avoir à parler avec le bûcheron. Lequel ne manifestait d'ailleurs aucune intention de parler de quoi que ce soit.

La tronçonneuse toujours calée sur l'épaule, il décidait du trajet, se faufilant rapidement entre les arbres, sans à-coup, sans heurt, comme surfant dans la pente.

Derrière, c'était plus dur.

On le sait bien, la pente coupe le souffle et tire sur les cuisses, et la lumière de plus en plus faible obligea vite chacun à la plus grande attention, si bien que plus personne ne parla pendant un grand moment.

Bruits de moteur ? Oui, on dirait une voiture qui démarre, là, tout prêt.

- « Mais alors, c'est qu'on arrive ? » espéra l'organisateur, qui avait entendu comme tout le monde.

Oui, on arrivait en effet.

Enfin, pas tout à fait à l'endroit prévu, mais personne n'osa faire la première remarque.

On se trouvait en réalité dans la cour d'une sorte de gros chalet, une ferme comme on en trouve dans ces coins de Savoie : cour de pavés très irréguliers, effluves sans équivoques, carcasse de Panda 4&4, chien de couleur aléatoire, ampoule sans abat-jour tremblotant devant la porte d'entrée.

Mais qui s'attendait au Carlton ?

Depuis un moment plus personne n'avait rien dit.

Paul-François, totalement transi, se trouvait ridicule, et cherchait une plaisanterie pour détendre l'atmosphère. Mais rien. Tout lui paraissait trop difficile.

La râleuse gardait ses mains sur sa capuche, se dandinant d'un pied sur l'autre, sans oser regarder personne.

Le géographe avait retrouvé ses lunettes.

- « Entrez boire quelque chose » dit Fernand. C'était ses premiers mots depuis sa prise de commandement, il y avait largement plus d'une heure maintenant.

On entra.

Le premier couloir était sombre et encombré de vêtements et d'outils posés en vrac le long du mur.

Serrés les uns contre les autres, soulagés d'être enfin au sec, mais vaguement honteux, tous ces beaux esprits gagnèrent la pièce du fond, suivant Fernand qui commençait à changer d'allure. Et de ton.

- « Soyez les bienvenus » dit-il en s'effaçant devant la colonne.

Figés sur place, formant un arc de cercle comme un groupe de touristes autour de son guide, tout le monde resta bouche bée.

Le salon était immense. Une bibliothèque couvrait les murs jusqu'au plafond, tout autour de la pièce. Sur une belle table ronde, deux I-Mac flambant neufs, allumés.

- « Veuillez m'excuser de ce désordre » dit Fernand, « j'attends un e-mail de Palo Alto. Un compte rendu de conférence. Quelque chose d'important. Enfin, d'un peu utile pour mon job. Je suis à vous dans une seconde. »

Personne n'avait bougé quand il revint deux minutes plus tard, en pull cachemire et velours impeccable, métamorphosé.

- « Mais... » commença la râleuse.

- « Chut ! Ne dites rien » l'arrêta aussitôt Fernand.

- « Je ne suis pas bûcheron, vous le voyez bien. J'enseigne l'économie à Genève et à New York. Ce que vous croyez être un grand mensonge n'est que la réponse à votre propre attitude. Il n'y a pas de mensonge. Vous avez voulu marquer votre différence. Je vous en ai donné l'occasion.

En échange, vous m'avez permis de vérifier que je connais encore bien le pays où je suis né. Vous voyez, nous sommes quittes. Et ce champagne nous réconciliera tous. »

Tard dans la nuit on en buvait encore.